

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THEATRE—BEAUX-ARTS

VOL. 5

MONTREAL, 10 OCTOBRE 1896

No. 106

SOMMAIRE

Le livre de M. David, *Pierre Lerouge* —
 Pauvre Province, *Magister* — Les
 libéraux et la réforme de l'éducation
Libéral — Le besoin, *Carabin* — Nou-
 velle difficulté religieuse aux Etats-
 Unis, *Catholique* — Le professeur en
 voyage, *Viator* — Comme ils s'aiment
Sentinelle — Conte fantasque. *Armand*
Sylvestre — La vie drôle : Le crocоди-
 le et l'autruche, *Alphonse Allais* —
 Feuilleton : Rome (suite) *Emile Zola*

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne
 sont pas les conditions ordinaires des autres
 journaux. Nous livrons le journal à domicile
 franco, à raison de 25 cts par mois, payable au
 commencement de chaque mois. Tout ce qu
 nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont
 payables tous les quatre mois et d'avance. Nous
 enverrons un numéro échantillon gratuitement
 à tous ceux qui en feront la demande.

Le Livre de M. David

Nous n'allons pas analyser ici l'ouvrage
 de M. L. O. David sur le Clergé canadien
 et sur son œuvre.

D'ailleurs, il se peut que M. David —
 bien à tort — préfère notre silence.

Nous ne le lui garantissons pas ; nous
 aurons du mal à nous priver du plaisir
 d'acclamer un peu de franc-parler chez
 nos compatriotes, qui en sont tellement
 chiches.

Chut, donc ; nous ne causons pas du
 livre.

Mais nous pouvons dire bien carrément
 que M. David a reçu, de la part de ses
 amis — car il est un des amis sincères du
 clergé — un accueil qui doit lui montrer
 tout le bien-fondé des arguments que nous
 opposons, autrefois, à ses objurgations.

Comme tout le monde connaît M. David,
 son bouillant patriotisme, sa nature pro-
 fondément bienveillante et quelquefois

naivement indulgente, nous n'avons pas besoin de dire qu'il nous fit une guerre implacable mais courtoise, aussitôt que l'injuste condamnation épiscopale nous eut fait sortir de nos gonds.

Il n'économisa ni démarches ni influence pour nous induire à une modération dont nous savions d'avance toute l'inefficacité.

Il n'y a pas de moyen terme avec la cléricalité, qui n'oublie rien et ne veut rien apprendre.

Le clergé de notre pays a de tout temps considéré le Canada, comme pays conquis, — c'est lui qui l'a fait, prétend-il.

Le clergé étranger nous a pris comme dernier refuge, comme radeau de la Méduse dans l'océan du libéralisme envahissant. Irlandais, Français, Italiens, Allemands, Espagnols, Syriens même, tous les enfroqués de l'univers nous considèrent comme la dernière planche de salut où leur pied puisse se poser.

Mort, donc, à celui qui osera leur disputer le terrain !

Tous ceux, disent-ils, qui ne sont pas avec nous sont contre nous ; inutile de faire rien comprendre au chien qui porte au con le diner de son maître.

Vous le voyez, M. David. Vos formules polies, vos vérités couvertes d'une double cuirasse d'exactitude et d'histoire sont-elles plus respectées que nos chaudes tirades qui s'inspirent purement de l'esprit nouveau et de l'instinct libéral ?

Non, vous êtes plus maltraité, plus détesté, plus bafoué même que jamais nous ne le fûmes pour avoir exprimé dix fois ce que vous voulez dire.

Avec notre clergé, c'est l'esclavage ou la guerre.

Pas de milieu.

M. David a voulu rester soumis, mais parler ; on lui a déclaré la guerre.

Pour nous, nous avons préféré prendre les devants.

Nous sommes en guerre avec les esclavagistes, avec les éteignoirs et avec les pillards du peuple.

Nous ne mettons pas pour leur parler les gants de M. David.

Mais ils nous respectent davantage.

C'est une leçon salutaire, quoique bien triste !

PIERRE LEROUGE.

PAUVRE PROVINCE

Plus les défenseurs du système actuel d'éducation dans notre province veulent discuter et se défendre, plus ils s'enfoncent.

La *Semaine Religieuse* de Québec et la *Presse* de Montréal ont fait remarquer que notre population se composait en grande partie de colons, et qu'on ne peut demander à de nouveaux colons de présenter les mêmes moyennes éducationnelles que des familles installées sur les lieux depuis plusieurs générations.

Mais, ici encore, il est facile de voir que les excuses sont spécieuses.

En effet, si nous voulons citer un comté qui réunit les deux types de population, population sédentaire et population colonisatrice, nous n'arrivons pas à un meilleur résultat.

Prenons le comté de Terrebonne qui est un des vieux comtés de la province patrie des Chapleau, des Masson et des Morin, mais dont une partie, le Nord, a été nouvellement colonisée ; nous y trouvons les deux éléments : il doit donc fournir une moyenne acceptable comme point de comparaison pour l'éducation dans notre province.

Qu'est-ce que nous y voyons ?

Voici d'après le recensement officiel 1891, la proportion des personnes qui savent lire et écrire dans le comté de Terrebonne :

Andessous de 10 ans.....	10.9	pour cent.
16 à 19.....	73.0	"
20 à 29.....	69.9	"
30 à 39.....	59.4	"
40 à 60.....	45.6	"
Au-dessus de 60.....	24.2	"

Il n'y a aucun doute que dans ce comté comme dans les autres il y a rudement à faire pour arriver à une amélioration et qu'une amélioration est nécessaire.

Quand on pense que parmi les vieillards il n'y en a que 24.2 sur cent qui savent lire et écrire !

Où étaient donc les éducateurs ?

Soixante-seize pour cent de ces pauvres vieux incapables sur leurs derniers jours de recevoir des nouvelles de leurs enfants partis aux quatre coins du monde ; de lire un journal pour égayer leur solitude !

Si l'on considère les pères et les mères de famille, on trouve que dans quelques cas il n'y a que 45 sur cent qui soient capables d'apprendre à leurs enfants les premiers éléments de l'éducation primaire. En aucun cas, le nombre de ceux qui sont capables de remplir ce devoir de famille ne s'élève à plus de 73 sur cent.

En somme, dans le comté de Terrebonne, il n'y a que 58 personnes sur cent qui soient capables de prendre un intérêt intelligent et utile à l'éducation de leurs enfants, aux affaires de la paroisse et du pays.

Et même, quelle garantie pouvons-nous avoir pour l'avenir lorsque 27 pour cent de ceux qui seront demain pères ou mères de famille ne savent ni lire ni écrire ?

Pauvre Province !

Puisqu'il faut disposer de cette objection : il évéé par les aveugles qui ne vou-

lent pas voir, et qui prétendent que notre infériorité éducative provient de notre situation de colons, nous allons la régler immédiatement.

Prenons une colonie nouvelle, l'Australie, par exemple, et nous allons voir ce que peut faire un système d'éducation énergique et intelligent

Le 19 novembre 1834, deux amateurs, MM. Edward et Francis Henty, qui faisaient la pêche à la baleine en Tasmanie, traversèrent le détroit et fondèrent la cité de Victoria, ce qui donne à la colonie 64 ans d'âge.

On avouera que c'est là une colonie nouvelle, ou nous ne nous y connaissons pas !

Un missionnaire écrit le 13 novembre 1837 :

« La ville de Melbourne quoique vieille de quinze mois à peine, contient une centaine de maisons parmi lesquelles des magasins, des auberges, une prison, une caserne et une école. »

Combien y a-t-il d'établissements de colonisation au Canada vieux de quinze ans, qui n'ont pas d'école !

Il est vrai que nous dispensons de la prison, généralement ; mais l'un ne compense pas l'autre.

D'après le recensement, la population de la colonie de Victoria est aujourd'hui de 1,170,319; notre population de Québec est de 1,488,535 ; les chiffres sont assez rapprochés pour que la comparaison présente un intérêt réel.

Nous avons dans Québec, d'après les rapports du surintendant de l'éducation, 198,021 enfants sur les listes d'écoles.

Dans Victoria, il y en a 230,474. Si nous avons, en proportion, autant d'enfants ans nos écoles qu'il y en a à Victoria, nous aurions en chiffres ronds 290,000 élèves.

Nous n'en avons que 198,000.

Donc, nous sommes de 90,000 écoliers du mauvais côté de la comparaison.

Pour l'année 1894, il ressort des rapports du département de l'éducation à Victoria que le nombre total des enfants d'âge à aller à l'école (de 6 à 13 ans), qui ne figurent pas sur les listes d'écoles publiques ou particulières, est de 2,721.

Dans Québec, le nombre des enfants qui ne figurent sur les listes d'aucune école est de 40,516 ; différence, 38,000.

D'après les rapports de la Province de Québec, l'assiduité moyenne aux écoles est de 65.1 pour cent.

Dans la colonie de Victoria, l'assiduité s'élève à 98.5 pour cent.

Québec est encore du mauvais côté de 33.4 pour cent.

Dans Québec, d'après le recensement, il y a 36.1 pour cent de la population au-dessus de 20 ans qui est illettrée.

Dans la colonie nouvelle de Victoria, il n'y a que 2.7 pour cent.

En d'autre terme la province de Québec est de 33 pour cent plus illettrée que Victoria, puisque dans Québec 64 personnes seulement sur cent au-dessus de vingt ans savent lire et écrire, tandis qu'à Victoria 97 sur cent du même âge savent lire et écrire.

Nous espérons qu'en présence de ces chiffres on cessera d'invoquer comme excuse à l'ignorance de notre population les duretés de la colonisation.

Pense-t-on que les *squatters* de la colonie de Victoria ont été sur un lit de roses ; n'ont-ils pas eu les mêmes déboires les mêmes fatigues à vaincre que nos pionniers ?

Leurs terres n'étaient-elles pas bien plus nouvelles, bien plus éloignées de la civilisation et de la mère-patrie ?

Ils ont obtenu ce magnifique résultat,

tandis que nous, nous sommes en arrière de toutes les nationalités.

A qui la faute, sinon à ceux qui ont accaparé le contrôle de l'éducation pour en faire un instrument d'asservissement confessionnel, sans s'inquiéter de l'intérêt civil.

Le système est condamné par les faits.

Va-t-on le changer ?

Pauvre Province !

MAGISTER.

LES LIBÉRAUX ET LA

Reforme de l'Education

A la dernière assemblée du club des Jeunes Libéraux de St-Gabriel, qui a eu lieu sous la présidence de M. C. E. Vidal, une résolution très importante, proposée par MM. Alf. Dansereau et Chs. Duquette, et concernant l'éducation, a été adoptée à l'unanimité.

Nous donnons ci-dessous le texte de cette résolution :

Que le système d'éducation en vigueur dans la province de Québec, bon dans le principe, contient cependant de graves lacunes et n'offre pas toutes les garanties d'efficacité désirables en rapport avec les besoins de notre pays ;

Que notamment l'instruction primaire et moyenne est dans un état d'infériorité déplorable vis-à-vis des autres provinces du Dominion, et qu'il est urgent que des réformes y soient introduites de façon à faire participer plus facilement et plus généreusement notre population aux bienfaits de l'éducation, source de tous les progrès chez un peuple ;

Qu'en ce qui concerne les écoles primaires en particulier, les membres de ce club sont d'opinion que la gratuité de l'enseignement et l'uniformité des livres de classe contribueraient grandement à la diffusion de l'instruction, surtout parmi les classes pauvres de la société, et devraient être l'une des premières réformes à accomplir dans notre système d'éducation ;

Que ce club blâme énergiquement l'attitude du gouvernement actuel et son hésitation à modifier l'instruction publique dans un sens favorable aux intérêts du peuple :

Que les membres de ce club expriment de plus le désir que le parti libéral fasse de la réforme de l'éducation un des principaux articles de son programme aux prochaines élections provinciales, et que, dans le but d'informer l'hon. M. Marchand, chef actuel du parti libéral à Québec, de la décision de ce club, à cette fin, une copie des présentes résolutions lui soit transmise par le ministère du secrétaire.

Bravo ! la jeunesse de St-Gabriel donne l'élan !

La raison d'Etat exigeait évidemment un petit coup de patte au gouvernement conservateur, mais nos jeunes amis ne devaient pas oublier que M. Marchand n'a jamais fait mieux que M. Flynn pour l'éducation.

Les libéraux, qui espéraient voir dans M. Marchand un réformateur éducationnel, ont voulu lui confier le poste de surintendant de l'Instruction Publique en 1890, mais il a refusé.

M. Marchand a préféré rester Orateur, au grand désespoir de M. Jules Tessier,

En ce moment, il fait des discours sur les finances, de longs discours, très ennuyeux, mais il ne prend aucun engagement au point de vue de l'éducation.

M. Flynn, au moins, lui, a promis quelque chose.

M. Marchand ne promet même pas.

Espérons que les jeunes de St-Gabriel vont l'émouvoir.

Mais, pourquoi nos amis des jeunes clubs libéraux n'adopteraient-ils pas un programme fixe qu'ils feraient endosser par toutes les associations et qui s'imposerait ?

Nous offrons le programme suivant, qui résume tous les besoins.

Qui peut plus peut moins.

Si le chef libéral est élu sur ce program-

me, il pourra donner satisfaction à tous :

PROGRAMME

Création d'un ministère de l'Instruction Publique responsable au peuple, et, comme conséquence immédiate, suppression du Conseil de l'Instruction Publique, qui sera remplacé par un Conseil purement laïque dans lequel le clergé n'aura que voix consultative.

Adoption d'une loi rendant l'instruction obligatoire dans toute la province.

Etablissement de la gratuité de l'instruction dans les plus grandes limites possibles.

Obligation pour les commissaires d'écoles de savoir lire et écrire.

Uniformité des livres de classe.

Classification des diverses catégories d'écoles, de façon à donner aux instituteurs et institutrices un salaire suffisant et uniforme.

Inspection de toutes les maisons d'éducation, laïques et religieuses, quel que soit le degré d'instruction qu'elles donnent, par des inspecteurs de l'Etat.

Obligation pour tous les professeurs et instituteurs, laïques ou religieux, de posséder, pour enseigner, un diplôme octroyé par l'Etat.

Encouragement à la création d'universités et de maisons libres d'éducation.

Abolition des exemptions de taxes des institutions religieuses.

Création de bibliothèques populaires, gratuites, au moyen d'une taxe sur les bazars, loteries, raffles, souscriptions, présentations.

Abolition dans les écoles de tout châtiment corporel, quel qu'il soit, et de toute punition de nature à dégrader le moral des élèves

Au bout de cinq ans de ce régime-là, la province aura changé de face.

LIBERAL

LE BESOIN

Tout le monde sait que nos institutions religieuses sont hors de tout contrôle en dehors de messieurs plus ou moins éclairés que leur désigne l'autorité épiscopale, plus ou moins éclairée elle-même en beaucoup de cas.

Dans les villes comme dans les campa-

gnes, les religieuses tripotent des médecines, font des cures de bonne femme, ordonnent et prescrivent en dépit des lois et règlements qui ne peuvent atteindre ces doctes praticiennes.

Parler de leur faire passer des examens, c'est soulever des tonnerres de réprobation que les gens évitent en se disant : tant pis pis pour ceux qui s'y laissent prendre.

Mais enfin, voici un incident que tous les journaux ont rapporté et qui doit donner à penser aux patients complaisants :

Une religieuse du couvent des Franciscaines de Québec a été la victime d'une erreur qui aurait bien pu lui coûter la vie. Elle était indisposée depuis quelque temps et prenait quotidiennement, un remède quelconque (!)

Avant-hier, au lieu de la potion prescrite, elle s'est versé par méprise une cuillerée à thé de noix vomique et l'a avalée d'un trait.

On sait que la dose maximum (!) de la noix vomique est de vingt gouttes.

L'effet ne se fit pas longtemps attendre ; quelques instants après, la sœur était plus mal ; elle restituait abondamment (!) et avait tous les symptômes de l'empoisonnement.

On conçoit l'émoi dans la communauté ; les bonnes sœurs étaient terrifiées.

La révérende Mère Supérieure envoya en toute hâte quérir le Dr Charles Verge, qui prodigua ses soins à la malade, qui est un peu mieux aujourd'hui.

Si les religieuses ne savent pas employer pour elles-mêmes les médicaments, lorsqu'elles n'ont pas les excuses de presse, de dérangement, ni aucune des raisons qu'invoquent les pharmaciens en défaut, comment peuvent-elles médicamenter leurs patients ?

CARABIN

LE BON CHEMIN

Pour le malade, le bon chemin est celui qui mène à la guérison. Si tous ceux qui sont affectés de rhumes, de bronchites, de maux de gorge, si tous ceux qui toussent on un mot, veulent prendre le bon chemin, rien ne leur est plus facile : avec le BAUME RHUMAL ils sont certains d'obtenir bonne et prompte guérison. Ceux qui se sont guéris sont légion : le BAUME RHUMAL est certainement le remède le plus demandé par tous ceux qui toussent, parce qu'il guérit tout le monde. Il se vend partout et son prix est de 25 cts le flacon.

NOUVELLE DIFFICULTE RELIGIEUSE

AUX ETATS-UNIS

L'affaire de Danielsonville est à peine calmée, en apparence du moins, que nous voyons poindre un nouvel orage.

Cette fois, c'est de Worcester qu'il vient.

Voici la protestation indignée que nous lisons dans le *Réveil* de cette ville. On verra que notre homonyme de là-bas a, lui aussi, la langue bien pendue :

Les difficultés paroissiales occasionnées par la fondation de l'orphelinat St François d'Assise continuent de passionner les esprits en cette ville.

La conduite que M. le curé Brouillet a tenu envers cette digne communauté a soulevé l'indignation des catholiques de Worcester, qui tous ou à peu près savaient reconnaître le mérite et le dévouement de ces bonnes filles de l'Eglise qui usent leur vie au service du Seigneur, pour le plus grand bien des pauvres petits orphelins.

Mais il fallait encore un surcroît de trouble et de persécutions et cette nouvelle source de tracasseries et de difficultés provient des hautes sphères ecclésiastiques, de la part de Mgr. Beaven, évêque de Springfield et du cardinal Satolli, légat papal aux Etats-Unis.

Mgr. Beaven sur l'instigation probable de certain curé de Worcester, a déclaré aux Petites Sœurs Franciscaines de Marie qu'elles étaient elles-mêmes responsables des difficultés actuelles et qu'en cela elle faisait l'œuvre d'un petit groupe (?) d'agitateurs de la ville.

Avec Mgr. Beaven ce sont toujours des petits groupes. On a beau se rendre auprès de lui avec des requêtes remplies de signatures, on passe pour des révoltés.

Il ne considère point les arguments que l'on amène, l'importance de la question à régler et le nombre des Canadiens qui demandent justice. Pour lui les Canadiens doivent tout endurer et ne rien dire, se laisser conduire comme un troupeau de moutons que l'on mène à la boucherie. S'il en est ainsi des Irlandais, il n'en sera point de même des Canadiens Français. Nous sommes trop intelligents pour recevoir les avanies et ne rien dire, pour servir des maîtres qui ne font que nous exploiter.

Que penser d'un évêque, ou autre dignitaire,

qui reçoit une requête et n'y prête aucune attention ! Que faut-il dire d'une personne qui reçoit une lettre et n'y fait aucune réponse ? Est-ce là ce qu'il faut appeler de la diplomatie ?

Nous soutenons au contraire que c'est agir avec mauvaise foi et montrer de l'animosité de race ou autre. C'est donner un exemple des plus pernicioeux aux fidèles.

Mgr Satolli doit partir pour l'Europe dans une quinzaine de jours et il n'a pas encore répondu à une requête portant plus de deux cents signatures. Il est venu aux Etats-Unis pour entendre et régler les difficultés religieuses qui surgissent et néanmoins il juge une cause sans l'entendre ; il élude l'immixtion dans les affaires qui sont de son ressort et qui sont même un devoir à sa charge.

Espérons que Mgr Martinelli, le nouveau légat apostolique, sera plus juste pour les Canadiens, plus diplomate dans ses relations avec les fidèles.

Les laïques ne sont point des esclaves ou des parias ; ils ont droit d'être entendus quand il s'adressent régulièrement et surtout avec une bonne cause entre les mains.

Mgr. Beaven a reçu des délégations des Canadiens-français de Worcester ; il leur a donné sa parole, leur a fait des promesses, et cette parole, et ces promesses, Dieu sait où elles sont. Il a reçu des lettres du secrétaire d'un comité dûment nommé et il n'a pas répondu à ces lettres.

Est-ce surprenant qu'il y ait de plus en plus de difficultés religieuses en cette ville ? Faut-il s'étonner que le "petit groupe" d'agitateurs ou de mécontents ait atteint le chiffre de 3000 ?

Nous espérons maintenant que, la nouvelle requête étant adressée à Rome même, où l'on n'a aucun préjugé de race, les Canadiens de cette ville et les Petites Sœurs Franciscaines de Marie obtiendront justice entière et complète.

D'une légère difficulté, on en a fait une considérable au moyen d'atermoiements non justifiés ou de jugements rendus sans entendre les deux parties adverses. Mais les Canadiens-français sont énergiques et ils réclameront justice jusqu'à la mort.

Voilà qui est parler avec énergie et assurance !

Si tout le monde réclamait aussi énergiquement son droit, il y aurait moins de ces injustices révoltantes qui éloignent de plus en plus les Canadiens de la religion.

CATHOLIQUE

Le Professeur en voyage

La *Vérité* nous apporte quatre lettres du professeur Tardivel datées de Londres, de Cantorbéry, d'Amiens et de Paris.

Il y a ainsi six colonnes de la *Vérité*. Nous n'allons pas trop fatiguer nos lecteurs de ce fatras, mais nous allons y puiser quelques unes de ces bonnes blagues castor dont notre confrère nourrit sa clientèle.

D'abord, Tardivel prend l'air mystérieux qui convient à un homme qui va dépister la franc-maçonnerie.

Il écrit cette phrase digne de Joseph Prudhomme.

"Du moment qu'on s'approche de la franc-maçonnerie on côtoie des abîmes de mystère."

Et, pour laisser le bec dans l'eau tous les *petits, miteaux* de Québec, il ajoute :

"On exigera pas, je l'espère, que je rende compte de tous mes pas et démarches, ni que j'analyse pour le public, tous les renseignements que je reçois. J'ai vu plusieurs personnes, et j'ai obtenu une lettre d'introduction auprès d'un personnage fort important sur le continent, lettre qui me permettra, sans doute de faire une certaine enquête, à laquelle je tiens beaucoup. Naturellement, je gâterais tout si j'en disais davantage pour le moment."

Ne gêtez rien mon brave Tardivel. Il y a encore des imbéciles qui attendront jusqu'au bout vos révélations.

M. Tardivel arrive à Cantorbéry, à l'Hotel de la *Fleur-de-Lys* :

Relevons le passage suivant :

"Pendant que mes amis visitent la cathédrale qui est toujours imposante, *quoi qu'en ait dit certain voyageur canadien*, je me rends à la maison des RR. PP. Jésuites, située à une faible distance de la ville. En 1888 il y avait ici un grand collège français dirigé par le R. P. Du Lac, et fréquenté par de nombreux élèves venus de France. Le collège est fermé maintenant.

A qui le coup de patte du voyageur canadien ? Au juge Routhier, hein ?

Entre temps, M. Tardivel aurait bien pu dou-

ner la raison de la fermeture du collège des Jésuites Cantorbéry et dire qu'on avait dû le fermer parce que l'infâme République Française avait laissé sans mot dire les Jésuites reprendre leur collège à Paris où personne ne les moleste.

Mais, c'est si dure de rendre justice à la République!

Voici maintenant Tardivel chez les Chartreux d'Amiens.

Nous reproduisons sans commentaire toute cette tirade, ce pataqués d'un bout à l'autre terminé par une image grotesque :

Quand on songe à tout le mal qui se fait chaque jour, dans l'univers entier : à tous les blasphèmes qui se profèrent contre le ciel ; à tous les sacrilèges qui se commettent contre l'adorable sacrement de nos autels ; à l'oubli, à la tiédeur, à l'indifférence de tant de chrétiens ; quand on réfléchit à toutes ces provocations que la créature insensée et coupable lance sans cesse à la face du Créateur, on s'étonne de voir que la colère divine n'éclate pas plus souvent et plus terrible qu'elle ne fait, et n'accable la pauvre humanité de chatiments mille fois mérités. S'il n'en pas ainsi ; si le genre humain, dans son ensemble, peut impunément oublier et insulter Celui, qui l'a tiré du néant et qui pourrait l'y faire rentrer par un simple acte de sa volonté toute-puissante ; si les hommes ne s'attirent pas un véritable déluge de maux, c'est, n'en doutons pas, parce que la foi chrétienne a établi, sur tous les point du globe, ces monastères et ces couvents où des âmes d'élite se sacrifient pour leurs semblables et implorent sans cesse la miséricorde divine.

Voilà sans aucun doute, avec la célébration du saint sacrifice de la messe, le paratonnerre qui nous protège, voilà le secret de la patience divine.

Oh ! si Molière avait lu cela, quelle belle scène à ajouter à son Tartufe.

Et ceci :

Pour moi, je ne connais rien de plus aimable que la bonne humeur qui règne au fond de ces monastères que trop de chrétiens s'imaginent être le séjour de la tristesse et l'ennui. Si toute frivolité est bannie de ces lieux, les visages y sont tous souriants, et la morosité y est inconnue et quand ces moines, qui se mortifient sans cesse vous déclarent que leur vie est un avant-goût du ciel, leur aspect confirme leur paroles. C'est

que le vrai bonheur, même ici-bas, où il faut pourtant tenir compte des besoins du corps, ne consiste pas dans la satisfaction de nos appétits sensuels et de l'orgueil de notre esprit.

Ah ça ! qui a jamais dit que les moines s'enuyaient dans leurs monastères ?

Qui a jamais pris les Chartreux pour des gens moroses ?

Comment, de braves gens qui n'ont rien à faire qu'à gémir sur le malheur des autres, bien logés, et dodus (?)

Voyons M. Tardivel, chassez cela de votre esprit.

Jamais nous n'avons cru à leur *morosité* !

Mais Tardivel ne s'endort pas dans les délices de Capoue.

Le voilà arrivé à Paris, et voici un nouvel avis à ses lecteurs :

"Mon but, encore une fois, étant d'étudier la question maçonnique, je cherche à voir ceux qui peuvent me donner quelque renseignement précis sur les hommes et les choses. J'observe, j'interroge et j'écoute."

Et savez-vous ce qu'il a constaté, je vous le donne en mille, en dix mille.

Voici sa première constatation en France :

Même parmi les catholiques, les esprits sont très divisés sur la question maçonnique. Les uns croient fermement aux révélations récentes ; les autres n'y croient pas du tout."

O ! Immortel Tardivel, La Palice avait trouvé cela bien avant vous.

VIATOR.

COMME ILS S'AIMENT!

Les écrivains et les autorités catholiques sont en ce moment soulevés contre un livre que vient de faire paraître à Londres M. Purcell, et qui s'intitule *La vie du Cardinal Manning*.

Lorsqu'on parcourt cet ouvrage très consciencieux et très franc, trop consciencieux et trop franc pour les mœurs catholiques, on est profondément frappé du manque de sincérité et de la duplicité des chefs et des dignitaires de l'Eglise.

Ce qui augmente l'âpreté du débat sur l'œu-

vre de M. Purcell, c'est que celui-ci est, lui-même, un catholique dévoué et sincère, qu'il a été particulièrement choisi par le Cardinal Manning pour écrire sa vie, que l'œuvre a été commencée sous l'œil même de l'éminent prélat, et que tous les documents cités, comme lettres, mémoires et papiers, avaient été spécialement, et de la façon la plus explicite, indiqués de son vivant par le cardinal.

Une lettre de Mgr Talbot, qui voit le jour pour la première fois, met dans une singulière lumière la nomination de cardinal de l'évêque Manning :

"D'un bout à l'autre, écrit-il à Mgr Manning, ma politique a été de ne pas vous proposer moi-même directement au Pape, mais de vous faire proposer par les autres, de façon que nous puissions, vous et moi, dire en tout temps que vous n'avez pas été proposé par moi, ce qui affaiblirait la portée de votre nomination.... Je ne veux pas dire que le Pape ignoît que je vous considérais comme le seul homme capable de remplir la place, car je prenais bien soin de lui dire et de lui répéter tout ce qui s'opposait au choix de tous les autres candidats, ce qui l'amenait forcément à vous nommer. Après qu'il eut fait votre nomination, le Saint-Père me dit : " Quel diplomate vous êtes pour faire passer ce que vous désirez." Néanmoins, je crois que votre nomination a été spécialement inspirée par le Saint-Esprit (!!).... Toutes les basses messes que j'ai célébrées, je les ai dites à votre intention ; en même temps, j'affirmais à tous mes collègues que je ne vous croyais aucune chance, pour les faire taire.

Est-il possible d'inventer quelque chose à la fois aussi repoussant et aussi étrange que le mélange de fourberie et de basse piété contenu dans cette lettre de Mgr Talbot ?

Pourtant le cardinal Manning fut enchanté à la manœuvre de son émissaire et témoigne de sa satisfaction dans le passage suivant (Vol. II page 222) :

"Avant tout, je dois vous exprimer combien j'apprecie l'élévation de vos sentiments."

Cette citation suffit à montrer le cas que ces deux hommes faisaient de la vraie morale chrétienne.

La haine profonde qui existait entre le cardinal Manning et le cardinal Newman, un converti également, ressort directement des lettres suivantes :

Voici d'abord une lettre de Newman à Manning du 10 Août 1867 (vol. II page 305)

"Je vous dis franchement.... qu'il existe une désolante défiance que depuis quatre ans j'ai été incapable, malgré de prudents efforts, de chasser de mon esprit et qui n'est que ma part d'un sentiment général, (bien que les gens hésitent à l'exprimer, surtout à vos amis intimes) sentiment qu'il vous est difficile de comprendre. J'aurais bien désiré pouvoir me convaincre que la faute venait de moi.

Voici maintenant la réponse de Manning :

"J'ai ressenti à votre égard exactement les mêmes sentiments que vous ressentiez au mien, et ces sentiments je les partage aussi, comme vous le dites, avec beaucoup d'autres.... Je pense avec vous que le nœud de la difficulté est une mutuelle défiance et, comme vous le dites, c'est bien difficile à guérir."

Voilà d'édifiantes paroles entre cardinaux ; lorsqu'on assiste à de pareilles luttes intestines, a-t-on le droit de crier sans être taxé d'impiété !

Prenez garde ?

SENTINELLE.

CONTE FANTASQUE

Ce n'était un mystère pour personne que le célèbre professeur et docteur Cornélius, de la Faculté de Leipsig, portât, sous sa paupière droite un œil de verre. Esthétiquement parlant, d'ailleurs, le fait était d'un intérêt médiocre, le professeur Cornélius n'ayant jamais été beau, même en sa jeunesse, et ayant passé, depuis longtemps déjà, l'âge de plaire. Ce n'était donc qu'une aggravation insignifiante de son manque de beauté. A celui-ci, il avait demandé toutes les compensations que peut donner la gloire. Son aspect, presque ridicule au premier abord, s'oubliait vite dès qu'il avait parlé, tant son esprit était disert et sa parole éloquente. Le charme de sa science et la douceur de sa voix étaient

également communicatifs, et, de tous les pays du monde où l'on étudie, on venait écouter ses leçons. De très loin, ses élèves le saluaient au passage, et d'enthousiastes acclamations saluaient la fin de ses cours. Toutes les autres Universités d'Allemagne et toutes les Sociétés savantes de l'univers civilisé lui avaient octroyé leurs plus honorables distinctions. Ses portraits figuraient aux vitrines de toutes les grandes villes, à côté de ceux des comédiens les plus admirés. Beaucoup consentiraient à être laids au prix d'une telle renommée. Mais le professeur Cornélius, qui n'était pas seulement un philosophe mais un sage, un érudit mais un penseur, n'en portait pas moins en lui l'incurable mélancolie de son destin. Les tristesses de Faust avaient égalé à peine son regret de n'avoir pu être aimé, et ce qui prouve bien la santé robuste de sa raison, c'est qu'il eût donné tout ce fatras d'honneur pour une caresse de femme, tout ce brouhaha de gloire pour une heure d'amour. Car croyez bien que la très vertueuse, mais insupportable Mme Cornélius ne lui avait jamais donné ni l'une ni l'autre.

Oui, cet homme illustre et envié souffrait, avec une dignité silencieuse, que jamais une passante même ne l'eût regardé, avec quelque instinctive tendresse, avec l'ombre d'un désir dans les yeux, que la fleur rouge du baiser ne se fût jamais ouverte sur son chemin planté de lauriers, que la douceur des aveux eût été interdite à ses lèvres timides et figées. D'âme trop élevée pour les en haïr, il était nonobstant jaloux de tous ces jeunes gens de virile allure, d'adolescence épanouie qui s'humiliaient devant lui mais à qui souriaient les belles filles sur les promenades et dont elles prenaient le bras, le soir, pour s'enfoncer, à deux, sous les ombres tentatrices. De nature sensitive et même sensuelle, comme tous les gens bien organisés, tout de pudeur et d'adoration devant la Femme, comme tous ceux qui sont dignes d'aimer, trop fier pour imposer un sacrifice et trop brave pour tenter une lâcheté, il avait vécu dans cette douloureuse et néfaste pensée que la pire brute, ayant le don de séduire les êtres les plus indifférents du monde au génie, avait une meilleure part que

lui dans l'humanité. Oubliant qu'on peut être vilain à voir et stupide, il maudissait, par instants, le noble esprit qu'il croyait payer sa laideur, comme si la nature avait de telles justices ! Aussi jouissait-il fort peu, et pour de très légitimes motifs, de ce haut rang où l'avait mis son mérite, de cette récompense fastueuse que lui avaient donné ses travaux, et enviait-il, au plus méprisable amant, l'ineffable joie des beautés féminines lentement savourée dans une extase partagée. Que la rigueur des règlements ne lui eût-elle interdit de conter tout cela à ses élèves et de leur dire ses souffrances avec une éloquence redoublée ! Il leur eût fait la seule leçon immortelle et appris la seule vérité toujours vraie, laquelle est qu'il n'est ici-bas de bonheur que l'Amour.

En attendant le gouvernement libéral qui lui eût permis cet enseignement, il apprenait à ceux-ci les rigueurs de la mathématique, les beautés de la physique, les splendeurs de l'astronomie, et cela dans une langue si noble et si élevée, qu'elle transformait en poèmes entraînants les plus froids théorèmes, et que les dames elles-mêmes, comme autrefois Abélard, quand les événements l'eurent assagi, briguaient la faveur d'être admises à l'entendre.

Le jeune Robert Crichton, de Philadelphie, n'avait pas hésité un instant à franchir les mers pour venir s'instruire auprès d'un tel maître. Sa fortune lui permettait d'ailleurs ce voyage ; car il était plus riche, à lui tout seul, que tous les Rothschild et autres nababs européens. Quelques Américains sont ainsi dont nous ne soupçonnons même pas l'exorbitante richesse et dont un jour de revenu suffirait à nourrir tous les misérables de l'Humanité, lesquels sont pourtant quelques-uns. Ce jeune Yankee archi-millionnaire était d'ailleurs un esprit curieux, une nature originale, et, par-dessus tout, un collectionneur endiablé. D'un éclectisme éperdu en ce genre de recherches, enclin même, à ce point de vue, au manque de goût familial à ses compatriotes, il avait payé à des prix égaux et tous d'ailleurs incroyables, des reliques d'un va-tout bien différent. En ses vitrines lointaines et que le monde entier avait remplies, on pouvait voir une canne

ayant appartenu à Napoléon à côté de la dernière cigarette du dernier pendu, le crâne d'un martyr auguste voisinant avec le fémur d'un éléphant monstrueux. Eu ses choix, il n'avait de règle que sa fantaisie et, comme l'argent qu'il possédait ouvrait à celle-ci toute grande la porte, il ne renclait devant aucune imagination et s'obstinait quelquefois, sans autre raison que son caprice, aux conquêtes les plus saugrenues. C'est ainsi que son enthousiasme fou pour le célèbre professeur Cornélius se traduisit bien singulièrement par un désir sans merci de posséder l'œil de verre du vénérable savant.

Comme il eût été certainement impertinent, à un élève surtout, de lui en faire directement la demande, sir Robert Crichton s'en remit à la ruse de satisfaire son envie. Il s'enquit, en soudoyant les domestiques, des habitudes intimes de leur maître. Ainsi apprit-il que le docteur, après avoir souhaité le plus vertueux bonsoir à Mme Cornélius qui l'affublait, elle-même, d'un bonnet de flanelle, avant de regagner sa propre chambre, mâtait, sur la table de nuit, le précieux œil dans un grand verre d'eau avant de s'endormir. Dès lors, son plan fut fait. Mais, pour être un collectionneur acharné, le Crichton n'était pas, tout à fait, un voleur. Il voulait bien, et même absolument, enlever l'objet à sa victime, mais il voulait l'indemniser loyalement, largement même, de ce vol. Il laisserait un chèque d'un ou deux millions, et très négligemment, sur le petit meuble du chevet, après avoir fait son coup. Peuh ! l'invention était commune et le procédé bien naïf ! En deux jours, il trouva mieux. Il se procurerait le plus gros diamant qui fût dans la joaillerie internationale, y ferait tailler un œil des mêmes dimensions, et substituerait tout simplement ce bijou monstrueux à l'objet dérobé. La réalisation de ce projet ne fut pas sans difficultés, elle entraîna son auteur à de terribles dépenses, et demanda beaucoup de temps. Mais le jeune Américain était aussi patient qu'entêté. Il obtint enfin la gemme inappréhensible telle qu'il l'avait rêvée, et, le soir même, après l'heure connue du coucher, il s'en fut sonner chez le docteur, à qui, disait-il, il avait à faire la plus pressante communication. Introduit, sur ses instances, dans la chambre de l'illustre savant, il déclara net à celui-ci qu'un point incomplètement élucidé, dans sa leçon du matin même, le troublait, lui Crichton, infiniment, et qu'il lui serait impossible de supporter la longueur du lendemain dimanche sans avoir obtenu un éclaircissement suprême à ce sujet, Cornélius, touché d'une telle passion de s'instruire, félicita inno-

cemment l'intrus de sa ferveur scientifique, et, sans songer à remettre en place son œil dont il s'était déjà démuné, dénoua, le plus éloquentement du monde, la difficulté soumise, s'enthousiasmant lui-même à la proclamation de la vérité ; tout cela dans une pénombre qui permit à Crichton de faire la substitution projetée et d'emporter le faux œil de verre en laissant le faux œil de diamant à la place.

Or, comme il a été dit déjà, le lendemain était un dimanche. N'ayant pas de cours à faire ce jour-là, le docteur Cornélius sortit pour exécuter une matinale promenade, ainsi qu'il avait coutume aux jours de congé. Comme il ne se regardait jamais dans les glaces, il n'eut aucune conscience du changement que cet œil nouveau, qu'il avait glissé, sans méfiance aucune, sous ses paupières, apportait à sa physionomie. Il faisait un temps printanier admirable, et la ville était déjà pleine de monde, — de femmes surtout ; car les hommes, occupés toute la semaine, faisaient la grasse matinée. Mais toutes les jolies filles, en toilette déçà, pimpantes, souriantes et bruyantes, délicieusement, s'en allaient par bandes à l'église, jacassant comme des fauvettes.

Alors, il se passa quelque chose d'inouï. L'œil en diamant de Cornélius étincelait au soleil, furieusement irradié, et — instinctif pouvoir des pierreries sur les gemmes, perfidie mystérieuse des hommes depuis les premiers jours de l'humanité — les fauvettes se firent alouettes devant le miroir éblouissant. Toutes les mignonnes avaient un regard de désir dans les yeux et un sourire de prière aux lèvres, et regards et sourires s'en allaient à Cornélius, comme s'il portait soudain, en lui, une source de griserie amoureuse où toutes voulaient venir boire. Toutes s'avançaient vers lui comme attirées, extatiques et charmées, fascinées par son propre regard, vide cependant. Alors, le misérable pédant eut cette hallucination qu'un Dieu avait enfin pitié de lui et l'avait revêtu de la beauté si longtemps rêvée. Et la commotion fut si forte pour le vieux savant, que, sous un ruissellement de bonheur dépassant les résistances humaines, il sentit éclater sa poitrine, son cœur se crever et mourut là, sur le champ, de la plus délicieuse mort qu'homme ait jamais connue.

Mme Cornélius fit soigneusement monter en broche le diamant qu'on lui avait trouvé dans l'orbite droit en lui fermant les yeux, et sir Robert Crichton, que ses fantaisies avaient fini par ruiner, n'hésita pas à l'épouser pour reutrer, au moins, dans ce déboursé-là.

FEUILLETON

R O M E

PAR

EMILE ZOLA

VIII

— Oh ! voyez donc, mon ami . . . Là, à cette fenêtre, que l'on m'a donnée comme étant celle du Saint-Père . . . Vous ne distinguez pas une figure pâle tout debout, immobile ?

Le jeune homme se mit à rire.

— Eh bien ! mais, ce doit être le Saint-Père en personne. Vous désirez tant le voir, que votre désir l'évoque.

— Je vous assure, répéta Pierre, qu'il y a là, derrière les vitres, une figure toute blanche qui regarde.

Narcisse, ayant grand'faim, mangeait en continuant de plaisanter. Puis, brusquement :

— Alors, mon cher, puisque le pape nous regarde, c'est le moment de nous occuper encore de lui . . . Je vous ai promis de vous raconter comment il avait englouti les millions du patrimoine de Saint-Pierre dans l'effroyable crise financière dont vous venez de voir les ruines, et une visite au quartier neuf de Près du Château ne serait pas complète si cette histoire en quelque sorte, ne lui servait de conclusion.

Sans perdre une bouchée, il parla longuement. A la mort de Pie IX, le patrimoine de Saint-Pierre dépassait vingt millions. Longtemps, le cardinal Antonelli, qui spéculait et faisait généralement de bonnes affaires, avait laissé cet argent en partie chez Rothchild, en partie entre les mains de différents nonces, qu'il chargeait ainsi de le faire fructifier à l'étranger. Mais après la mort du cardinal Antonelli, son remplaçant, le cardinal Simeoni, redemanda l'argent aux nonces pour le placer à Rome. Ce fut alors que, dès son avènement, Léon XIII composa, dans le but de gérer le patrimoine, une commission de cardinaux, dont monseigneur Folchi fut nommé secrétaire. Ce prélat, qui joua pendant douze années un rôle considérable, était le fils d'un employé de la Daterie, lequel laissa un million d'héritage, gagné dans d'adroites opérations. Très habile lui-même, tenant de son père, il se révéla comme un financier de premier ordre, de sorte que la commission, peu à peu, lui abandonna tous ses pouvoirs, le laissa agir complètement à son gré, en se contentant d'approuver le rapport qu'il présentait à chaque séance. Le patrimoine ne produisait guère qu'un million de rente, et comme le budget des dépenses était de sept millions, il fallait en trouver six autres. Sur le denier de Saint-Pierre, le pape donna donc annuellement trois millions à monseigneur Folchi, qui, pendant les douze années de sa gestion, accomplit le prodige de les doubler, par la science de ses spéculations et de ses placements, de façon à faire ce au budget, sans jamais entamer le patrimoine. Ainsi, dans les premiers temps, il réalisa des gains

considérables, en jouant à Rome sur les terrains. Il prenait des actions de toutes les entreprises nouvelles, il jouait sur les moulins, sur les omnibus, sur les conduites d'eau ; sans compter tout un agio mené de concert avec une banque catholique, la Banque de Rome. Emerveillé de tant d'adresse, le pape qui, jusque-là, avait spéculé de son côté, par l'intermédiaire d'un homme de confiance nommé Sterbini, le congédia et chargea monsignor Folchi de faire travailler son argent, puisqu'il faisait travailler si rudement celui du Saint-Siège. Ce fut l'époque de la grande faveur du prélat, l'apogée de sa toute puissance. Les mauvais jours commençaient, le sol craquait déjà, l'éroulement allait se produire en coups de foudre. Malheureusement une des opérations de Léon XIII était de prêter de fortes sommes aux princes romains, qui, mordus par la folie du jeu, engagés dans des affaires de terrains et de bâtisses, manquaient d'argent ; et ceux-ci lui donnaient en garantie des actions ; si bien que, lorsque vint la débâcle, le pape n'eut plus, entre les mains, que des chiffons de papier. D'autre part, il y avait toute une histoire désastreuse, la tentative de créer une maison de crédit à Paris, afin d'écouler dans la clientèle religieuse et aristocratique des obligations qu'on ne pouvait placer en Italie ; et, pour amorcer, on disait que le pape était dans l'affaire ; et le pis en effet, était qu'il devait y compromettre trois millions. En somme la situation devenait d'autant plus critique, que, peu à peu, il avait fini par mettre les millions dont il possédait dans la terrible partie d'agio qui se jouait à Rome, sous les fenêtres de son Vatican, tenté sûrement par les gros bénéfices, animé peut-être aussi du sourd espoir de reconquérir par l'argent cette ville qu'on lui avait arrachée par la force. Sa responsabilité allait rester entière, car jamais monsignor Folchi ne risquait une affaire importante sans le consulter ; et il devait être ainsi le véritable artisan du désastre, dans son âpreté au gain, dans son désir plus haut de donner à l'église la toute-puissance moderne des gros capitaux. Mais comme il arrive toujours, le prélat fut la seule victime du désastre. Il était de caractère impérieux et difficile, les cardinaux de la commission ne l'aimaient guère, trouvant les séances parfaitement inutiles, puisqu'il agissait en maître absolu et qu'on se réunissait uniquement pour approuver ce qu'il voulait bien faire connaître de ses opérations. Quand la catastrophe éclata, un complot fut ourdi, les cardinaux terrifièrent le pape par les mauvais bruits qui couraient, puis forcèrent monsignor Folchi à rendre ses comptes devant la commission. La situation était très mauvaise, des pertes énormes ne pouvaient être évitées. Et il fut disgracié, et depuis ce temps il a vainement imploré une audience de Léon XIII, qui, durement, a toujours refusé de le recevoir, comme pour le punir de leur commune faute, cette folie du lucre qui les avait aveuglés ; mais il ne s'est jamais plaint, très pieux, très soumis, gardant ses secrets, et s'inclinant. Personne ne saurait dire au juste le chiffre de millions que le patrimoine de Saint-Pierre a laissé dans cette bagarre de Rome, changée en tripot, et si les uns n'en avouent que dix, les autres vont jusqu'à trente. Il est croyable que la perte a été d'une quinzaine de millions.

Après des côtelettes aux tomates, le garçon apportait un poulet frit. Et Narcisse conclut en disant :

— Le trou est bouché, maintenant je vous ai dit les sommes considérables fournies par le denier de Saint-Pierre, dont le pape seul connaît le chiffre et règle l'emploi. . . D'ailleurs, il n'est pas corrigé, je suis de bonne source qu'il joue toujours, avec plus de prudence, voilà tout. Son homme de confiance est encore aujourd'hui un prélat, monsignor Marzolini, je crois, qui fait ses affaires d'argent. . . Et, dame ! mon cher, il a bien raison, on est de son temps, que diable !

Pierre avait écouté avec une surprise croissante, où s'était mêlée une sorte de terreur et de tristesse. Ces choses étaient bien naturelles, légitimes même ! Mais jamais il n'avait songé qu'elles dussent exister, dans son rêve d'un pasteur des âmes, très loin, très haut, dégagé de tous les soucis temporels. Eh quoi ! ce pape, ce père spirituel des petits et des souffrants, avait spéculé sur des terrains, sur des valeurs de Bourse ! Il avait joué, placé des fonds chez des banquiers juifs, pratiqué l'usure, fait suer à l'argent des intérêts, ce successeur de l'Apôtre, ce Pontife du Christ, du Jésus de l'Évangile, l'ami divin des pauvres !

Puis quel douloureux contraste : tant de millions là-haut, dans ces chambres du Vatican, au fond de quelque meuble discret ! tant de millions qui travaillaient, qui fructifiaient, sans cesse placés et déplacés pour qu'ils produisent davantage, tels que des œufs convés avec une tendresse passionnée d'avare ! et tout près, en bas, dans ces abominables bâtisses inachevées du quartier neuf, tant de misère ! tant de pauvres gens qui mouraient de faim au milieu de leur ordure, les mères sans lait pour leur nourrisson, les hommes réduits à la fainéantise par le chômage, les vieux agonisant comme des bêtes de somme qu'on abat lorsqu'elles ne sont plus bonnes à rien ! Ah ! Dieu de charité, Dieu d'amour, était-ce possible ? Sans doute, l'Église avait des besoins matériels, elle ne pouvait vivre sans argent, c'était une pensée de prudence et de haute politique que lui gagner un trésor pour lui permettre de combattre victorieusement ses adversaires. Mais comme cela était blessant, salissant, et comme elle descendait de sa royauté divine pour n'être plus qu'un parti, une association internationale, organisée dans le but de conquérir et de posséder le monde !

Et Pierre s'étonnait encore davantage devant l'extraordinaire aventure. Avait-on imaginé drame plus inattendu, plus saisissant ? Ce pape qui s'enfermait étroitement dans son palais, une prison certes, mais une prison dont les cents fenêtres ouvraient sur l'immensité, Rome, la Campagne, les collines lointaines ; ce pape qui, de sa fenêtre, à toutes les heures du jour et de la nuit, par toutes les saisons, embrassait d'un coup d'œil, voyait sans cesse se dérouler à ses pieds sa ville, la ville qu'on lui avait volée, dont il exigeait la restitution d'un cri de plainte ininterrompu ; ce pape qui, dès les premiers travaux, avait assisté ainsi, de jour en jour, aux transformations que subissait sa ville, les percées nouvelles, les vieux quartiers abattus, les terrains vendus, les bâtisses neuves s'élevant peu à peu de toutes parts, finissant par faire une ceinture blanche aux antiques toitures rouges ; et ce pape alors, devant ce spectacle quotidien, cette furie de construction qu'il pouvait suivre de son lever à son coucher,

gagné lui-même par la passion du jeu qui montait de la cité entière telle qu'une fumée d'ivresse, et ce pape, du fond de sa chambre stoïquement close, se mettait à jouer sur les embellissements de son ancienne ville, tâchant de s'enrichir avec le mouvement d'affaires déterminé par ce gouvernement italien qu'il traitait de spoliateur, puis perdant des millions dans une colossale catastrophe qu'il aurait dû souhaiter, mais qu'il n'avait pas prévue ! Non, jamais, un roi détrôné n'avait cédé à une suggestion plus singulière, pour se compromettre dans une aventure plus tragique qui le frappait comme un châtement. Et ce n'était pas un roi, c'était le délégué de Dieu, c'était Dieu lui-même aux yeux de la chrétienté idolâtre.

Le dessert venait d'être servi, un fromage de chèvre, des fruits, et Narcisse achevait une grappe de raisin lorsque, levant les yeux, il s'écria :

— Mais vous avez raison, mon cher, je vois très bien cette ombre pâle, là-haut, dans la chambre du Saint-Père.

Pierre, qui ne quittait pas des yeux la fenêtre, dit lentement :

— Oui. Oui, elle avait disparu, elle vient de réparaître, et elle est toujours là, immobile, toute blanche.

— Parbleu ! que voulez-vous qu'il fasse ? reprit le jeune homme, de son air languissant, sans qu'on sût s'il se moquait. Il est comme tout le monde, il regarde par sa fenêtre, quand il veut se distraire un peu ; d'autant plus qu'il a vraiment de quoi regarder, sans se lasser jamais.

Et c'était bien ce fait qui, de plus en plus, s'emparait de Pierre, l'envahissait d'une émotion grandissante. On parlait du Vatican fermé, il s'était imaginé un palais sombre, clos de hautes murailles car personne n'avait dit, personne ne semblait savoir que ce palais dominait Rome et que le pape voyait le monde. Cette immensité, Pierre la connaissait bien, pour l'avoir vue du sommet du Janicule, pour l'avoir revue des loges de Raphaël et du dôme de la basilique. Et ce que Léon XIII regardait à cette minute, immobile et blanc derrière les vitres, Pierre l'évoquait, le voyait avec lui. Au centre du vaste désert de la Campagne, que les monts de la Sabine et les monts Albains, Léon XIII voyait les sept collines illustres, le Janicule, que couronnaient les arbres de la villa Pamphili, l'Aventin, où il ne restait que trois églises à demi-cachées dans les verdure, le Crœlius, plus reculé, désert encore, parfumé par les oranges mûres de la villa Mætei, le Palatin que bordait une maigre rangée de cyprès, poussés là comme sur la tombe des Césars, l'Esquilin, d'où se dressait le clocher mince de Sainte-Marie-Majeure, le Viminal qui semblait à une carrière éventrée, avec son amas confus et crayoux de constructions nouvelles, le Capitole qu'indiquait à peine le campanile carré du palais des Sénateurs, le Quirinal où s'allongeait le palais du roi, d'un jaune éclatant parmi les ombrages noirs des jardins.

C'EST PROUVE

La santé pour les malades désespérés atteints de rhumes persistants est obtenue par l'emploi du BAUME RHUMAL, dont l'efficacité est prouvée par des milliers de guérisons radicales.

En vente chez tous les pharmaciens ; 25 cts la bouteille.

Notes Politiques

Il paraît que pour appartenir au parti libéral, il faut abdiquer sa dignité d'homme libre et se faire esclave. C'est, du moins, ce que nous laissons entrevoir, pas plus tard qu'hier, un député influent, presque un ministre futur. Combien y a-t-il de nos bons vieux libéraux qui soient prêts à accepter cette théorie ?

Le gouvernement par le cottillon est encore ce qu'on a trouvé de mieux depuis que le monde existe. Louis XIV., de glorieuse mémoire, a pratiqué ce moyen de gouverner dans les grandes largeurs... et l'histoire se répète.

And thereby hangs a tale.

UN VIEUX ROUGE.

Un Baptême

Un baptême étrange, dit *l'Aurore*, c'est celui de M. Sabaté. Né catholique, d'une famille catholique, baptisé dans l'Eglise catholique, élevé dans le catholicisme, il s'est fait rebaptiser dimanche dernier dans la "chapelle intérieure" du collège Ste-Marie, rue Bleury.

Il a suivi pendant quelques mois le culte protestant. Il a sollicité l'honneur d'être reçu membre d'une de nos églises de langue française, mais il n'a pas été admis pour des raisons que nous ne voulons pas divulguer. C'est alors qu'il s'est fait rebaptiser contrairement aux canons de l'Eglise romaine. On a eu raison de cacher cet acte irrégulier dans la "chapelle intérieure" du collège Sainte-Marie. *Françoise* a cru qu'il s'agissait d'arracher une âme à l'hérésie, en quoi elle s'est lourdement trompée. Mais qu'un homme tel que M. Robidoux ait figuré dans cette cé-

rémonie à titre de parrain, cela fait rêver. Le diable est bien fin puisqu'il s'est joué d'un si habile homme.

NOTE DE LA RÉDACTION —

Le fait est que depuis les histoires du défroqué et rebaptisé Martin, nous pensions bien que personne ne se laisserait plus prendre à de pareilles blagues

NE NEGLIGEZ PAS CELA

Ne négligez pas de vous approvisionner d'un flacon de BAUME RHUMAL, avant l'apparition de la grippe qui, actuellement fait de nombreuses victimes aux Etats-Unis. Ce merveilleux spécifique guérit à lui seul plus de malades que tous les autres réunis.

C'est sa grande vente qui permet de l'offrir au public, à raison de 25 cents le flacon. Vous le trouverez dans toutes les pharmacies et épiceries.

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas, they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C. for their \$1,500 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

Chemin de Fer l'Intercolonial

RAILS D'ACIER

DES SOUMISSIONS cachetées adressées au soussigné et marquées à l'extérieur "Soumissions pour Rails" seront reçues jusqu'à LUNDI, le 21 SEPTEMBRE courant, les personnes désireuses d'acheter le tout ou une partie d'un lot de douze cents tonnes de rails en acier et attaches de seconde dont on peut encore très bien se servir.

Les personnes qui feront des offres diront la quantité, le prix par tonne de 2240 livres, l'époque qu'elles en prendront possession et la gare sur le chemin de fer de l'Intercolonial où elles veulent que les rails soient déposés.

Le département ne s'engage pas à accepter la plus haute ni aucune des soumissions.

D. POTTINGER,

Gérant-Général.

Moncton, N. B., 4 Septembre.

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas, they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C. for their \$1,500 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

Vous Sentez-Vous

Faible et épuisé? C'est parce que votre sang est impur. Autant s'attendre à ce que la salubrité d'une ville soit parfaite avec de l'eau sale et un drainage défectueux, comme de s'attendre à ce qu'une pièce de mécanique, comme la charpente humaine, soit en bon ordre avec un sang impur circulant même dans les plus petites veines. Savez-vous que chaque goutte de votre sang passe à travers le cœur et les poumons toutes les deux minutes et demie; et que, sur son passage, elle fait les os, les muscles, la cervelle, les nerfs et les autres solides et les autres fluides du corps? Le sang est le grand nutritif, ou, comme l'appelle la Bible,

"La Vie du Corps."

Est-il donc étonnant, alors, que si le sang n'est pas pur et parfait dans ses vaisseaux, vous souffriez d'aussi indésignables symptômes?

La Salsepareille d'Ayer est à cent coudées au dessus de tout autre Altératif et de toutes autres Médecines pour le Sang. Comme preuves, lisez ces témoignages dignes de confiance:

G. C. Brock, de Lowell, Mass., dit: "Pendant les 25 dernières années j'ai vendu de la Salsepareille d'Ayer. Dans mon opinion, les meilleurs ingrédients pour la guérison de toutes les maladies provenant de l'impureté du sang sont contenus dans cette médecine."

Le Dr. Eugène I. Hill, 381 Sixth Ave., New-York, dit: "Comme épurateur du sang et régénérateur du système, je n'ai jamais rien trouvé qui égale la Salsepareille d'Ayer. Elle donne entière satisfaction."

La Salsepareille d'Ayer prouve également son efficacité dans toutes les formes de la Scrofule, de Furoncles, de Boutons rouges, d'Eczémas, d'Humeurs, de Lumbago, de Catharre, &c.; et est, conséquemment la meilleure

Médecine de Printemps et de Famille

en usage. "Elle les surpasse du tout au tout," dit Mr. Cutler, de Cutler Brothers, Boston, "par la quantité des ventes."

Ayer's Sarsaparilla.

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Prix, \$1: six flacons, \$6. Valant \$6 le flacon.



TRADUCTIONS. REDACTION. IMPRESSIONS.

MARC SAUVALLÉ, Journaliste,

S'occupe de travaux littéraires en tous genres. Traductions, correspondances, rédaction de lettres et de requêtes, préparation de discours, correction de manuscrits et d'épreuves, préparation de mémoires et de rapports, articles de journaux, toasts, adresses, etc., etc. Bureau - 30 RUE ST. GABRIEL. B. P. BOITE 2184. TELEPHONE 892.

"LE SUN"



Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président.

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

||
..... ||

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

O. Leger,

GERANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTRÉAL.

Arthur GLOBENSKY,
AVOCAT.
1586½ Rue NOTRE-DAME

J. A. DROUIN,
AVOCAT
Bâtisse de la New York Life, 11 Place
d'Armes, Chambres 315 et 316
Téléphone 22 43

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

Spécialité de 1615 rue Notre-Dame
Publications Artistiques et Littéraires.
MONTREAL

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie
Commerciale, (limitée), et publié par Ar-
tiste Filletteau au No. 80 rue St-Gabriel,
Montréal.

La nouvelle boîte de Papeterie est à la tête

50 feuilles "Clearbrook
Vellum"

AVEC AUTANT D'ENVELOPPES
MIME MARQUE DANS
UNE BELLE BOITE POUR

25 Cts

Il n'a jamais été offert rien de mieux.

MORTON PHILLIPS & CIE,

Montreal

'North British & Mercantile'

**CIE D'ASSURANCE
CONTRE LE FEU
ET SUR LA VIE**

Capital.....\$15,000,000
Fonds Investis..... 58,053,710
Fonds Investisen Canada.... 5,200,000
Revenu Annuel..... 12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque d
Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses
assurés une sécurité absolue en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada :

78 St.-François-Xavier, Montréal.

Téléphone Bel. No. 310.

GUSTAVE FAUTEUX, AGENT POUR MONTREAL
ET LES ENVIRONS

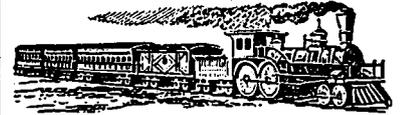
**MAPLE CARD
&
PAPER MILLS**



**FABRICANTS
DE PAPIER.**

Moulin à Portneuf.

MONTREAL - QUE



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

LE ET APRES LE 22 JUIN 1896, LES CON-
VOIS de ce chemin de fer voyageront comme suit (le
dimanches exceptés).

Les convois quitteront Lévis

Express pour Petit Métis, le samedi seulement... 2.50
Express pour la Rivière-du-Loup, Campbellton et
Dalhousie..... 8.45
Express direct pour St.-Jean, Halifax et Sydney... 13.40
Accommodation pour la Rivière-du-Loup..... 16.85

Les convois arriveront à Lévis

Accommodation de la Rivière-du-Loup..... 4.15
Express direct de St.-Jean, Halifax et Sydney,
tous les lundis exceptés..... 17.05
Express de Dalhousie, Campbellton et Rivière-
du-Loup..... 21.45
Express de Cacoma, dimanche exceptés..... 22.45

Le convoi arrivant à Lévis à 4 15 heures laissera la
Rivière-du-Loup le dimanche au soir, pas le samedi.
Les chars de l'Intercolonial sont chauffés à la va-
peur par la locomotive et ceux entre Montréal et Ha-
lifax via Lévis sont éclairés à l'électricité.
Tous les convois sont réglés par le temps de Mon-
ton.

Les billets et autres informations peuvent être obte-
nus, sur demande, de
D. R. McDONALD,
Agent de la ville de Québec,
49, rue Dalhousie.

Bureau du chemin de fer,
Moncton, N. B. 18 juin 1896.

Scientific American
Agency for
PATENTS
CAVEATS,
TRADE MARKS,
DESIGN PATENTS,
COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
Oldest bureau for securing patents in America
Every patent taken out by us is brought before
the public by a notice given free of charge in the
Scientific American
Largest circulation of any scientific paper in the
world. Splendidly illustrated. No intelligent
man should be without it. Weekly \$3.00 a
year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,
PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.